

Le duc de Beaulieu était d'autant plus porté à éloigner son fils que, veuf depuis quelques années, il s'était amouraché d'une jeune fille d'une grande beauté, mais de peu de fortune quoique de haute naissance.

Le duc avait alors quarante ans. C'était encore un assez beau cavalier, bien que sa taille commençât à s'épaissir. Il avait grand air ; son immense fortune, son titre de duc et pair, sa faveur à la cour lui donnaient cet aplomb, cette suffisance qui procurent toute liberté à l'esprit et permettent d'éblouir facilement les inférieurs.

Le duc de Beaulieu qui était fêru de la jeune fille qu'il désirait épouser, ne voulait pas garder auprès de lui un grand garçon qui le gênait et qui aurait pu contrarier ses projets amoureux.

Gaston de Beaulieu avait du reste obtenu quelque compensation à cet exil. Son père lui avait permis de puiser largement dans sa bourse, et il en usait et en abusait, émerveillant ces camarades de régiment par l'éclat de son luxe, par son train ruineux, par son jeu effréné, par les fêtes éblouissantes qu'il donnait et dont la reine était la belle, la superbe Zélida, magnifique créature que le jeune marquis avait tirée de la cabane d'un pêcheur, avait débarbouillée, splendidement attifée des plus riches toilettes et à qui il avait donné un petit hôtel et dix domestiques.

Voilà pourquoi, Gaston de Beaulieu, follement épris de Zélida, n'avait pas craint de désertir son poste et de quitter le camp de la porte Saint-Guillaume pour aller voir son amante. Il ne devait revenir que le lendemain, la garde ne devant être relevée que dans quarante-huit heures.

Elle était splendide de formes, cette fille de pêcheur que Rubens eût enviée pour modèle. Sa peau blanche et mate, ferme et pure de lignes, comme du Carrare taillé par la main d'un grand artiste, ses lignes fines et onduleuses, la démarche à la fois altière et gracieuse, l'œil noir, noyé d'amour, comme ses terres surchauffées que le soleil fait rayonner, la bouche d'un rose vif, riant volontiers et laissant voir des perles plus éclatantes que celles pêchées au fond du golfe Persique, des cheveux qui pouvaient l'envelopper tout entière comme un soyeux et opulent manteau noir, telles étaient les qualités physiques de cette belle hétéraire qui avait un peu de cœur et presque de l'esprit. Un oiseau rare dans ce monde-là.

On doit comprendre d'après cette esquisse la puissance impérieuse de l'amour de Gaston, qui en était à aimer pour la première fois.

Gaston était paresseusement étendu sur un canapé.

—Chère Zélida ! que vous êtes belle !

—Qu'importe, que je sois belle, monsieur, fit Zélida avec une moue adorable, si vous ne m'aimez pas.

—Ne pas t'aimer ! chère amie.

—Quand on aime bien quelqu'un, on se souvient des promesses qu'on lui a faites.

—Tu y reviens...

—Oui, monsieur, et je vais vous rafraîchir la mémoire, puisque vous êtes si oublieux.

—Parle vite alors, et si la chose est possible, je la ferai ; si elle est impossible...

Zélida eut un froncement de sourcil.

—Je la ferai tout de même, répondit le jeune marquis.

A son âge, il n'y a en effet rien d'impossible.

Zélida n'était pas méchante, nous le répétons ; mais elle était gâtée par son jeune amoureux qui allait au-devant de tous ses caprices, et elle s'étonnait et s'irritait quand on lui ripostait.

—Alors, mon chéri, tu es tout à fait gentil, fit-elle. Eh bien ! tu m'as promis de me mener cette après-midi dans une maison d'un de tes amis, qui donne sur la place du Marché.

—Ce n'est que ça ?

—Tu m'as dit que ce serait très curieux.

—Quoi ? L'exécution de ces bandits et celle de ce scélérat de Du Cantel ?

—Oui, tu m'as dit que les fenêtres de la maison de ton ami se trouvaient juste en face du pilori ; je n'ai jamais vu de supplice, ce doit être bien intéressant.

—Tu le verras, ma mignonne, tu le verras.

—Ah ça ! mais ce Du Cantel est-il pris ?

—Il paraît qu'il est terrible.

—On est allé le cueillir hier soir dans sa retraite. Deux compagnies ont été désignées pour cela. Il doit être enfermé à cette heure dans quelque basse fosse du donjon.

—Dépêchons-nous ; je ne veux rien perdre de ce spectacle.

Nous le répétons encore, Zélida n'était pas méchante. Mais venue à une époque de barbarie et de ténèbres, elle n'avait reçu aucune instruction ; elle avait mené dans son enfance l'existence dure et grossière des filles de la plus humble extraction. Tout d'un coup, elle s'était vue portée par la puissance de sa beauté, à la situation de favorite d'un riche seigneur, qui la comblait de présents, l'entourait de luxe, de bien-être, d'opulence. La tête lui avait tourné ; l'égoïsme était entré dans son cœur ; elle croyait, comme on dit, que c'était arrivé ! Tout lui était dû, du moment qu'on ne lui refusait rien.

Elle avait pourtant quelque sensibilité ; elle n'aurait pas vu sans verser des larmes faire souffrir un chien, ou arracher les ailes d'un papillon.

Elle se réjouissait à l'idée d'aller voir écarteler des malheureux condamnés !

C'était du reste dans les mœurs de l'époque.

Du temps de Racine, les nobles désœuvrés allaient voir, pour se distraire, donner la question et mettre à la torture.

—Bah ! cela fait toujours passer une heure ou deux."

Zélida, heureuse de la promesse que venait de lui faire Gaston de Beaulieu, sonna sa femme de chambre pour se faire habiller.

Philippette, c'était le nom de la servante, était fort experte en l'art d'attifer une élégante.

Elle coiffa merveilleusement sa maîtresse, en lui ondulant son opulente chevelure en boucles gracieuses, surmontées d'un riche diadème. Elle lui appliqua avec